

Ça file doucement



JOURNAL DU COLLÈGE CÉVENOL, CHAMBON-SUR-LIGNON (Haute-Loire)

NUMÉRO 4 · JUILLET 1947

Voici le Ça File Doucement numéro 4 !



Tout d'abord nous avons l'intention de vous faire parcourir quelques écoles du monde en vous présentant leurs différentes méthodes d'enseignement. Nous n'avons pu recueillir la documentation nécessaire : il nous manque un article sur la Russie et sur beaucoup d'autres pays qui ont des méthodes d'enseignement particulières.

Ensuite nous aurions voulu vous dire ce qui se passe au Chambon, au Collège, dans les mouvements de jeunesse ainsi que dans les groupes d'anciens Chambonnais. (Nous n'avons pas eu grand succès auprès des Parisiens).

Enfin, nous aurions voulu vous replonger dans l'atmosphère du Collège et du Chambon. Là, surtout, je crois que nous n'avons pas réussi.

Aussi, pour que « Ça File Doucement » soit un journal intéressant tous les anciens et tous ceux qui s'intéressent au Collège, nous avons pensé qu'il fallait qu'il soit composé en grande partie avec des articles d'anciens professeurs et d'anciens élèves. Je crois que « Ça File Doucement » pourra ainsi devenir une force qui nous aidera, au Chambon, à travailler dans la ligne que les anciens ont tracée et, à l'extérieur, à continuer ce que nous avons entrepris au Chambon.

R. HOLLARD.

Une High-School

.....

Tout élève Américain qui va à une « High-School », (école secondaire), est très fier de son école et ce n'est pas souvent qu'il dira qu'une autre est meilleure que la sienne. Bien que ceci soit favorable pour l'esprit des écoles, elles se ressemblent toutes beaucoup.

Mais l'élève ne fait pas que des études, car toute son activité est centrée sur son école et il s'y attache. Comment cet attachement à l'école se forme-t-il ?

1° Par les sports. Un élève, pour faire vraiment partie de son école, doit s'intéresser à ses activités sportives. S'il ne fait pas partie de l'équipe de football en automne ou de basket-ball au printemps, il est présent chaque vendredi soir au match pour encourager les joueurs. Si c'est une partie qui promet d'être disputée, les parents viennent avec leurs enfants. Aux plus importants de ces matchs, au moins deux tiers des élèves sont présents. Ainsi le sport donne à tous les élèves un centre d'intérêt commun, ce qui est le meilleur moyen de rapprocher tout le monde.

2° Par des clubs de tous les genres qui se réunissent de temps en temps après les heures de classes : clubs de musique vocale et orchestrale, clubs de langues ou l'on entend des allocutions de gens venant du pays où l'on parle la langue, clubs de natation, clubs théâtraux, etc...

3° Par des assemblées générales qui réunissent de temps en temps tous les élèves et où un professeur ou un orateur spécialiste leur parle sur des sujets variés.

4° Par la participation de l'élève dans le gouvernement de l'école. Les classes sont divisées en plusieurs sections qui élisent chacune deux chefs qui sont les représentants de leur section dans les réunions entre professeurs et élèves. Parmi ces représentants un élève est élu président par toute l'école.

Il y a également des relations entre les parents et l'école. Beaucoup de parents s'intéressent à la vie de l'école. Ceux-ci assistent deux fois par mois aux réunions entre parents et professeurs, connues par toute l'Amérique comme les réunions de la P. T. A. (Parents Teachers Association).

Certaines personnes trouvent que les quatre années passées en « High-School » ont été parmi les meilleures années de leur vie. Et les élèves qui ont travaillé, joué et grandi ensemble pendant quatre ans quittent avec regrets ce qui leur a donné tant de bonheur et montrent leur affection pour leur école en lui offrant un cadeau.

L. et M. THEIS.

Qu'est-ce que les sixièmes nouvelles ?

.....

Système récent, tenté dans quelques lycées de France, la formule des sixièmes nouvelles mérite d'attirer notre attention. Encore le mot de formule est-il faux, puisque rien n'est fixé, puisque tout change et évolue dans ce domaine. Que connaissons-nous d'elles ? Peu de choses sans doute. Eh bien, c'est le moment de nous instruire, si notre Collège Cénévol est comme chacun le souhaite, ennemi de la routine, tant personnelle que collective.

Nous pouvons déjà dégager trois points importants :

le travail par équipes,
l'effectif réduit des classes,
le professeur polyvalent.

1° *Travail par équipes* : Il est fondé sur l'échange des connaissances (hum !) entre élèves, et sur l'observation. Une question est divisée en fractions et chaque équipe, après avoir discuté, rend ensuite compte de son travail sur l'aspect particulier du sujet qu'elle avait à étudier. Par exemple on apprend en partie l'histoire naturelle en observant par groupes des objets proposés par le professeur. En français,

les élèves écrivent beaucoup, racontent très souvent, s'ils le veulent, des histoires qu'ils ont vécues, des scènes auxquelles ils ont assisté. Il y a un journal de classe, un « cahier de vie », des comptes-rendus de sorties, instructives le plus souvent. La classe interprète des scènes de Molière, grâce à quoi les acteurs au moins connaissent à fond la pièce qu'ils jouent, en la faisant vivre. Ces élèves (en 6^e déjà) font des exposés oraux basés sur l'observation de la réalité. Adieu sujets d'imagination et de fantaisie qui n'ont pourtant pas tant à se reprocher, avouons-le.

Toutes les activités, sont de prime abord extrêmement alléchantes, mais il ne faut pas oublier que rien ne s'invente : ces exercices ne pouvant donc être considérés que comme une préparation au travail réel, où l'élève apprend ce qu'il ignore jusqu'à présent : pensons par exemple à l'orthographe ou aux mystères de la grammaire latine.

2° *Effectif réduit des classes* : il va sans dire que ces nouvelles méthodes ne peuvent donner des résultats intéressants que si on élimine d'emblée les classes gonflées, si courantes actuellement, de 35 à 40 élèves : il faudrait alors renoncer à s'entendre dans ce brouhaha général et constant

des équipes en discussion. Il faut aussi accorder à ces classes un grand nombre d'heures de cours, tous ces exercices préliminaires demandant beaucoup de temps. Enfin, pour que chaque membre de la classe profite vraiment du travail exécuté, il doit avoir au départ le désir et le goût de l'effort : il reste si facile dans un groupe de laisser parler les plus forts en les écoutant avec admiration ou indifférence.

3° *Le professeur polyvalent* : ce n'est pas un être extraordinaire ; le Collège Cévenol, sans s'en douter peut-être, en a abrité plusieurs sous son toit. C'est tout simplement un professeur qui enseigne indifféremment à la même classe les différentes matières de lettres ou de sciences. Ce système, tout primaire, vise à unifier la classe et à ne pas disperser les efforts des élèves en leur imposant avec chaque professeur une nouvelle méthode ou de nouvelles manières. Quel avenir est réservé à ces classes nouvelles ? Il est encore trop tôt pour en juger. Repassez dans dix ans au Collège Cévenol qui aura répondu à toutes ces questions en découvrant l'enseignement modèle qui façonne les génies...

Mlle M. RABAUD,

Professeur de lettres au Collège.

L'École normale d'Ambavahadimitafo

Sous le palais du premier ministre, dans le vieux quartier de Tananarive, — il faut près de cinq minutes pour atteindre une rue carrossable, — près de la vieille porte couverte de l'ancienne enceinte, un grand bâtiment rouge caché dans la verdure : c'est l'école normale d'Ambavahadimitafo, où se préparent les instituteurs de la Mission Protestante Française, et de plus en plus, ceux des missions sœurs. Ou plutôt les instituteurs des écoles de l'Eglise Malgache, car les écoles ont ici à peu près le même rôle que partout ailleurs : elles essaient de former les hommes qui pourront prendre dans l'Eglise des responsabilités et se charger de son avenir. L'école peut servir à tout enseigner, à tout faire croire ; et ici où rien n'est encore très solidement établi, où tout peut changer en une ou

deux générations, il importe que l'Eglise ne laisse pas les jeunes se perdre dans certaines illusions que l'évolution rapide d'une colonie rend faciles : que l'homme est le maître du monde et que la science amènera un progrès indéfini, que les Blancs savent tout et qu'il suffit de leur ressembler etc...

Il y a ici, cette année, 80 élèves qui auront une lourde charge : montrer que toute connaissance peut servir à la gloire de Dieu. La plupart enseigneront dans des écoles de brousse, et seront les aides du pasteur, s'ils ne sont pas à eux seuls les « Pères et Mères » (1) de leurs villages. « Ram'sieur » (2) a vite la confiance de tout le monde, il ne fait pas qu'enseigner les enfants, les parents aussi ont besoin qu'on leur lise et qu'on leur explique la

Bible, qu'on leur montre que ce ne sont pas les esprits des ancêtres qui font pousser le riz, ou qu'on les aide simplement à comprendre les lois. Et bien souvent l'instituteur, tout naturellement, sentant qu'il a besoin de se former davantage, demande à ses anciens maîtres de se perfectionner par des cours par correspondance, ou à entrer à l'École pastorale. Et ce sont ceux-là, les élèves pastoraux qui ont déjà mûri dans les difficultés de la vie, qui seront souvent les meilleurs évangélistes.

En attendant, que font-ils à l'École normale? La plus grande partie, une quarantaine d'élèves, garçons et filles, prépare le Certificat d'Aptitude à l'Enseignement, sans lequel ils n'auront pas la permission d'enseigner. Au cours de la semaine alternent les cours de pédagogie et les stages à l'école annexe, où 125 bambins sont fiers de servir de terrain d'expérience aux élèves-maîtres. On ajoute quelques leçons qui augmenteront leur culture générale : français, histoire, étude de la langue malgache. Mais il y a bien autre chose à faire que préparer un examen ; ce qui est le plus difficile au début de l'année, c'est d'apprendre à jouer, puis à faire jouer les petits. Pendant les premières semaines les élèves aiment mieux se cacher dans les bambous que de s'amuser : quelle perte de dignité ce serait pour un futur pédagogue que de rire et de courir ! Et puis peu à peu, les filles d'abord, puis les garçons et les maîtres aussi s'y mettent, une tradition se crée, on n'est plus guindé, et au bout de deux ou trois mois tout l'esprit de la maison s'en ressent. On essaye de connaître tous les aspects de la vie d'instituteur : les garçons font quelques travaux manuels qu'ils vendront ; les filles apprennent à tricoter et à coudre : avec un peu d'argent, un peu de layette ou de linge on ira voir les familles des élèves les plus pauvres de l'école annexe, et c'est encore plus intimidant que de faire la classe.

L'École Normale a encore une préparation au Certificat d'Etudes du Second Degré, premier examen que l'on passe à la fin du cycle scolaire indigène. Beaucoup de bons élèves des écoles régionales viennent ici comme boursiers pour décrocher ce titre et pouvoir ensuite préparer le C.A.E. Mais les grands seigneurs de notre école, ce sont les candidats au Brevet élémentaire. C'est un grand saut de passer de l'enseignement indigène au cycle français,

et ce n'est pas sans inquiétude que nous y présenterons bientôt nos premiers candidats. Mais il faut bien essayer de donner à nos grandes écoles le personnel nécessaire, et qui pourra — il y a déjà quelques exemples — remplacer les instituteurs-missionnaires. Peut-être un jour l'un d'eux ira-t-il en France...

La moitié des élèves sont internes ; on se lève tôt ici : à cinq heures et demi la journée commence par de la gymnastique ; puis des classes et des études, mais chaque jour une heure ou deux de jardinage ou de travail d'atelier, car on n'oublie pas que c'est en se heurtant à la réalité du monde qu'on apprend à le connaître, et que l'instituteur doit savoir tout faire. Trois fois par jour, une bonne assiettée de riz forme l'essentiel de la nourriture, et c'est bien difficile de faire accepter de manger autre chose. Quand les externes arrivent à sept heures et demi, les classes commencent par le culte, et les internes ont un moment de recueillement le soir avant de se coucher. Tous les mercredis les deux cents élèves, y compris les petits et les professeurs, vont au temple voisin pour un grand culte commun à toute l'école, dont les pasteurs de la ville se chargent l'un après l'autre. La dernière heure de classe, chaque semaine, est occupée par la lecture du journal de l'école, rédigé par les élèves de chaque classe à tour de rôle, ou par des conférences faites par les plus audacieux : étude des coutumes des anciens, explication d'un texte littéraire français ou malgache. Une fois par mois, toute la grande école se promène et nous n'avons pas eu peur de faire trente ou quarante kilomètres à pied pour visiter le terrain d'aviation d'Ivato ou la célèbre colline d'Ambohijanaka.

Mais que tout cela est insuffisant ! Depuis plusieurs années notre directeur des écoles voit à chaque trimestre des écoles se fermer faute de maîtres. Ce n'est pas quarante candidats au C.A.E., dont vingt seulement se présenteront cette année, — et sur les vingt il n'y a que dix garçons — qui suffisent pour donner à nos écoles des instituteurs et à l'école pastorale des élèves. C'est deux ou trois fois plus qui sont nécessaires à l'Eglise. Mais ce n'est pas tout que d'avoir des élèves ici, il faut pouvoir ensuite aller les visiter dans leurs écoles, il faut rédiger un journal pour ceux qui sont perdus au loin, il faut aider les

missions étrangères. C'est sur l'Ecole normale que tout cela repose, mais qui viendra l'aider ?

Olivier HATZFELD.

(1) En malgache, les mots « ray amandreny » désignent tous ceux sur qui on

peut s'appuyer.

(2) Les instituteurs se font appeler Monsieur ; mais sur les plateaux du moins, tous les noms commencent par l'article « ra ». Les petits élèves prononcent Ram'sieur ou Ramosé, ce qui devient le vrai nom du maître en bien des endroits.

RÉCONCILIATION

Le but essentiel que veut atteindre le Collège est d'enseigner les vérités du christianisme aux enfants qui lui sont confiés, afin de les garder des erreurs qui jalonnent les routes de notre époque tourmentée.

Pour atteindre ce but, la vérité et l'amour doivent être à la base de son enseignement. La vérité et l'amour, qui forment la charité, doivent régner dans le cœur et l'esprit de chacun de nous, car ils donnent le sens de la vraie et seule réconciliation : celle des hommes avec Dieu d'abord, celle des hommes entre eux ensuite. Nos efforts de réconciliation ne seront efficaces et bénis par Dieu que si nous les orientons dans cette direction, sans nous laisser bercer par l'utopie stérile qui nous fait croire en la possibilité d'une paix établie entre les hommes par les hommes, avec des moyens humains et des doctrines humaines.

Vérité et Amour, allumés pour Dieu, éclairés par Dieu, miroir étincelant qui répandra ensuite cette lumière sur les hommes de bonne volonté.

La raison et l'expérience nous interdisent en effet de croire à une morale nationale ou internationale capable d'établir une paix solide et durable ; même si cette morale rencontre l'enthousiasme de quelques milliers d'hommes de pays et de conceptions différents. D'ailleurs, ces morales ne sont que de vagues copies de la morale chrétienne, et elles ne peuvent prétendre combattre avec autant de force. Elles resteront toujours factices parce que ravalées au niveau des hommes.

Que devons-nous faire pour comprendre le sens de la vraie réconciliation ? D'abord enseigner aux élèves le sens réel de la liberté. « La liberté ne consiste pas à faire

ce que l'on veut, car elle nous rend alors esclave de nos passions et empiète du même coup sur la liberté d'autrui. La liberté ne consiste pas non plus à faire ce qu'il est commandé de faire, parce qu'elle nous rend alors esclave de notre prochain et esclave de la discipline imposée. » La vraie liberté, celle qui doit être mise en honneur au collège, consiste à faire ce que l'on doit faire devant Dieu et devant les hommes. Il est donc primordial d'enseigner ici et de pratiquer la vraie liberté, celle qui est enseignée par la Religion et qui se situe entre l'anarchie et la tyrannie, celle qui nous oblige à comprendre la responsabilité que Dieu a placée sur nos épaules, et que nous devons porter devant les autres hommes.

A partir de cette liberté et de cette responsabilité, imposée à chacun, nous devons comprendre que l'on ne forme pas la jeunesse avec une discipline physique ou une discipline intellectuelle seulement. Le sens de notre collège doit être fondé sur la foi en Dieu, la connaissance et la pratique de ses commandements.

L'éducation réelle doit être le développement harmonieux du corps, de l'intelligence et de l'âme dans l'espoir de préparer des hommes capables de jouer un rôle intelligent et bienfaisant dans le monde, là où Dieu les aura placés. Nous voudrions que notre collège enseigne à penser comme il le faut, à agir comme il le faut, à vivre comme il le faut. Nous voudrions qu'il enseigne l'autorité de la vérité, de toute la vérité, que ce soit sur le plan de l'univers physique ou sur le plan de la métaphysique. Nous voudrions qu'il enseigne la puissance de l'amour divin pour les hommes, amour de Dieu, maté-

rialisé par la croix, seul lien qui puisse unir les hommes entre eux. Que les professeurs et tous les responsables du Collège enseignent la discipline et le respect de la loi, avec l'aide de Dieu, et nous atteindrons le but réel de l'éducation, celle qui forme le caractère, qui donne à la vie un but et une raison d'être, celle qui nous fera comprendre notre vocation.

Seule cette éducation, orientée vers Dieu, nous permettra de travailler en vue de la réconciliation des peuples. Elle seule mettra un frein à la satisfaction des ambitions égoïstes et brisera l'orgueil national. Elle

seule peut proclamer que tous les hommes sont membres d'une seule famille et enfants d'un même père. Cette éducation, basée sur l'esprit de vérité et sur l'esprit de charité, doit être celle de notre collège. Puisse-t-elle nous faire comprendre que nous devons tendre à devenir de bons citoyens de la cité de Dieu. De là, découlera certainement le fait que nous serons de bons citoyens de la cité des hommes ; car nous aurons compris que Dieu est le plus court chemin pour aller d'un homme à un autre homme.

H. JOURDAN.

Autour de la Musique Moderne

Article écrit pour « Notre Revue »

Essayez de vous imaginer ce que peut être une conversation entre un Roumain, un Mongol et un Hottentot ; si vraiment vous ne voyez pas ce que cela peut donner, réunissez quelques camarades et mettez-vous à parler de la musique moderne : le résultat sera le même ! Vous vous apercevrez bien vite que, sous cette unique rubrique, on arrive à réunir les denrées les plus diverses et les plus contraires, ce qui rend impossible toute discussion juste et féconde. L'un vous parlera du dernier swing d'Alix Combello. Un autre, amateur de jazz véritable, vous vantera les charmes des œuvres de Duke Ellington, et vous imitera à ravir le timbre de la trompette « wa-wa ». D'autres, enfin, seront introussables sur Ravel, Strawinsky ou Richard Strauss. Or, s'il est quelques amateurs de grande musique qui apprécient le jazz, rares sont les amateurs de jazz qui goûtent la véritable musique moderne, et, il faut bien le dire, ces derniers forment une absolue majorité.

Pourquoi le jazz a-t-il supplanté la véritable musique moderne et pourquoi ces deux genres s'excluent-ils l'un l'autre ? Il semble qu'il y ait une cause unique : le pas immense qu'ont fait les arts depuis 20 ans. Nietzsche disait que le passage d'un degré du style doit être assez lent, pour que les auditeurs et les spectateurs soient de la partie, et sachent exactement ce qui

se passe. Or, ce bond qu'a fait la musique en se plongeant dans la polytonalité, a créé un abîme entre l'artiste, escaladant allègrement le toit de sa maison, et le public qui monte péniblement l'escalier en soufflant à chaque marche. Bien plus : comme beaucoup ont perdu de vue le guide qu'ils ne peuvent plus suivre, ils lumbinent, s'asseyent sur le palier et se cherchent un dérivatif : le jazz qui finit par les accaparer presque entièrement. Certains esprits chagrins, ou « rigolos », enfourchent même la rampe et se laissent glisser doucement, accordent leur intérêt à un succédané du jazz, et cela donne le swing.

Je ne vise d'ailleurs pas ici à déconsidérer la véritable musique de jazz qui possède le pouvoir de toucher et d'émouvoir, parce qu'elle sait être, parfois, profondément humaine et inspirée. Mais elle reste cependant une musique non travaillée, une matière brute, et, comme l'a dit Valéry, « la réponse du génie vaut mieux parfois que son attaque ». Le jazz appartient au folklore américain, et il ne sera une musique digne de ce nom, que dans la mesure où il sortira du domaine public, pour devenir l'œuvre d'un homme qui y imprimera son style, qui le sublimerà. Or, le jazz n'en est pas là, surtout en France où il reste une musique importée.

Nous avons subi le jazz passivement, ou, lorsque nous l'avons transformé, c'est pour en faire un swing inférieur, qui n'est qu'un jeu, une musique de danse. Certes, la musique, à ses origines, a souvent été mêlée à la danse, mais elle n'est jamais devenue un art véritable, que lorsqu'elle a conquis son autonomie, lorsqu'elle s'est affranchie de son contexte franchement populaire. C'est pourquoi notre retour à une musique de danse ne peut être considéré que comme un recul.

Evidemment, nous ne pouvons pas danser au son d'un moulin à café, et ce n'est pas contre l'existence d'une musique légère qu'il faut s'élever : c'est contre cette tendance qu'ont la majorité des étudiants à faire du swing et du jazz la Musique par excellence, le Rythme Souverain, la Mélodie Universelle et l'Harmonie Sempiternelle. Car, alors, nous n'écoutons plus la véritable musique moderne, celle qui cherche plus à élever notre esprit qu'à exciter nos nerfs. Au fond, la musique moderne n'est pas surtout incomprise : elle est surtout *ignorée*.

Ne te semble-t-il pas, fédératif, que nous devrions être des premiers à tenter un effort sincère pour aimer la musique moderne, et pour entraîner avec nous tous les éclopés de l'art moderne, tous les tympans réfractaires à la dissonance, tous ces vieillards de 18 ans déjà en retard d'un demi-siècle sur leur époque ? Il nous faut combler ce fossé entre le public et les compositeurs avant qu'il ne soit trop tard, car la musique continue à suivre immuablement son chemin alors que le vide se fait autour d'elle, que la réprobation, le snobisme ou l'indifférence prennent racine et se développent.

Qu'a-t-elle donc de si redoutable et de si rebutant, cette puissante délaissée ? Demandez-le à l'auditeur néophyte. Il vous répondra aussitôt, que les dissonances lui écorchent les oreilles, voire même le font grincer des dents ; mais si vous voulez pousser plus avant vos investigations pour connaître ses autres griefs envers la musique moderne, vous arriverez rarement à un résultat positif : pour beaucoup, la musique moderne, c'est la dissonance ; et cette dernière, en même temps qu'un symbole, finit par devenir un véritable épouvantail, un écran opaque tendu entre l'auditeur qui ne voit qu'une carapace rugueuse et bigarrée, et la véritable physio-

nomie de l'ouvrage. Cette attitude est comparable à celle d'un enfant à qui l'on donne une rose à sentir et qui répond seulement : « Tiens ! elle pique. » Heureusement, lorsque son premier étonnement sera passé, il apprendra à goûter le parfum de cette fleur, et même le petit picotement des épines l'excitera agréablement, comme le grain de sel sur le bout de la langue. De même, il ne faut pas que nous restions en arrêt devant la dissonance, mais au contraire que nous allions au fond de l'œuvre, et, peu à peu, la dissonance n'apparaîtra plus comme une fausse note, brutale et impitoyable, mais comme une couleur vive, imprévue, qui engendre une certaine tension, en venant rompre la froide monotonie des consonances.

Mais je te vois venir, fédératif : ce n'est pas tout de lancer des images, me diras-tu, encore faut-il prouver que les compositeurs modernes sont dans la véritable voie et justifier l'emploi qu'ils font de la dissonance. C'est très facile ! Si l'on jette un rapide coup d'œil sur l'évolution de la musique au cours des siècles, on s'aperçoit très vite que la dissonance n'a pas été « inventée » par les modernes pour épater le bon bourgeois, mais qu'au contraire, chaque époque a élargi un peu plus le cercle des combinaisons sonores pour atteindre à plus de richesse et de variété. Puisqu'il faut bien prendre un exemple, je donnerai celui de la tierce, considérée au Moyen Age comme une dissonance et que les classiques ont promue au rang de consonance. Il en a été de même pour quantité d'autres intervalles et d'autres accords, qui firent d'abord scandale, et que le temps a affecté d'une délicieuse barbe blanche, qui leur confère une sagesse et une autorité que personne ne songe plus à contester. Aussi la dissonance est une notion toute relative et non absolue, et, en cela, la musique moderne ne fait que suivre, un peu vite peut-être, son évolution logique et nécessaire. Ce caractère de la dissonance s'applique également aux autres moyens employés par la musique moderne, dont je parlerai plus loin. Ainsi, *il n'y a pas deux musiques* : l'ancienne et la moderne, ou la classique et la révolutionnaire. Il y a toujours eu une musique moderne, et Mozart, Beethoven, Wagner ont fait figure d'anarchistes.

Après t'avoir dit, fédératif, qu'il ne fallait pas poser l'équation musique moderne = dissonance, ce serait cynique ou naïf

de ma part de l'abandonner sur ce hors-d'œuvre, quelqu'amer et indigeste qu'il t'ait pu paraître. En effet, le tympan n'est pas seul à protester à l'audition d'une œuvre moderne : l'esprit fait chorus avec lui, car il voudrait se reconnaître un peu dans cette bouillie sonore, y trouver une certaine cohérence, repérer quelques saillies auxquelles il s'agripperait, au moins quelques ponctuations rassurantes. La musique dite classique a habitué notre esprit à la paresse en lui donnant toujours en pâture un thème directeur exprimé dans un ton bien défini, une forme quasi-immuable, et des reprises fréquentes pour les traîne-la-patte.

Que reste-t-il de tout cela ? Pas grand-chose ; car, à chaque siècle, les compositeurs se sont vu obligés de sortir des sentiers rebattus, de « rechercher la place fraîche sur l'oreiller », en élargissant les vieux moyens usés jusqu'à la corde. L'oreille ainsi s'est faite plus exigeante. C'est ainsi que les modulations aux tons voisins, que Bach ou Haendel pratiquent souvent, ont été remplacées par des modulations aux tons éloignés chez Chopin, Berlioz ou Fauré, et par des modulations acrobatiques chez Florent Schmidt ou Marcel Delannoy. C'est ainsi que les mélodies simples de Mozart ont engendré indirectement les mélodies chromatiques compliquées de Wagner, puis d'Arthur Honegger. C'est pour donner un tour nouveau à sa musique que Debussy a utilisé la gamme grecque à 5 tons, et c'est mettre les Grecs bien haut et nous bien bas que de dire que nous ne comprenons pas Debussy. Ainsi la tonalité ancienne s'est effritée peu à peu et on est parvenu à une conception plus large du domaine sonore.

A cette justification historique de la musique moderne, on peut joindre une justification esthétique : la musique n'est pas la littérature ou la philosophie (ceci pour la musique à programme) ; elle n'est pas non plus la peinture (ceci pour la musique descriptive ou imitative). Que reste-t-il ? La musique pure qui n'est que la répartition de notes et d'accords dans le temps. Dès lors, pourquoi un chant plutôt qu'une suite d'accords, pourquoi une forme immuable qui nous fait brider la personnalité, et pourquoi pas la dissonance, si tout cela est expressif ? Mais là, on se heurte aux esprits paresseux qui ont répondu au principe d'économie de moyens

des classiques, par la loi de l'économie d'effort. Mozart, Schubert, puis Chopin offrent généralement à l'auditeur un chant accompagné, et comme c'est le chant qui a le plus d'importance, beaucoup n'écourent que lui. Mais, à l'audition d'une œuvre moderne, le subterfuge est découvert, car il existe souvent plusieurs parties ayant une égale importance, qu'il s'agisse d'une série d'accords ou de plusieurs chants superposés. Alors, le rusé auditeur est bien embarrassé : que faire ? On invente une excuse : on peut dire, par exemple, qu'il est stupide de développer simultanément plusieurs discours, si l'un d'eux n'est pas destiné à prendre le dessus, les autres jouant le rôle de bruit de fond. Il est évidemment facile de montrer que lorsqu'on fait parler plusieurs personnes à la fois, cela ne donne rien de bien beau, même s'il s'agit d'un très éminent Prof. de Maths ou d'un non moins passionnant Prof. de Lettres. C'est que, dans ce cas, l'esprit ne peut comprendre les mots sans dissocier les éléments du dialogue, et il n'en a pas toujours le pouvoir. Mais le dialogue musical, comme d'ailleurs la danse, est une histoire sans paroles : il se passe de mots ; nous pourrions goûter le spectacle de plusieurs danseurs, exécutant des figures en même temps, surtout si, comme dans l'œuvre musicale, ces figures se correspondent, et si tentés que nous serons de choisir entre tel ou tel artiste, notre regard ira tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon l'habileté plus ou moins grande qu'ils déploieront. Ce que nos yeux font pour le geste, notre oreille le fait pour le son, qui, selon le mot d'Alluin, n'est qu'un cri purifié. Mais, de même que nos yeux, d'abord éblouis, demandent une accoutumance pour comprendre un spectacle éclatant et compliqué, ce n'est que par une adaptation progressive que notre oreille arrivera à débrouiller le complexe et à le goûter. Mais alors, quelle joie de sentir les voix qui jouent entre elles, qui se perdent et se retrouvent ; quelle joie de se sentir devant des accords rares et savoureux, devant des rythmes originaux qui, tour à tour, trompent et rassurent !

Fédératif, si tu n'aimes pas encore la musique moderne, comble vite cette lacune, je t'en prie : la joie que tu en retireras vaut bien l'effort que tu fourniras. Cet effort, encore ne dois-tu pas le fournir n'importe comment : il serait malhabile de te plonger d'emblée dans l'audition



Groupe de Chambonnais en Autriche

La Table du diner d'adieu



M. MARCH - Diner d'adieu



LA ZUJAPITZE



LES MOOS



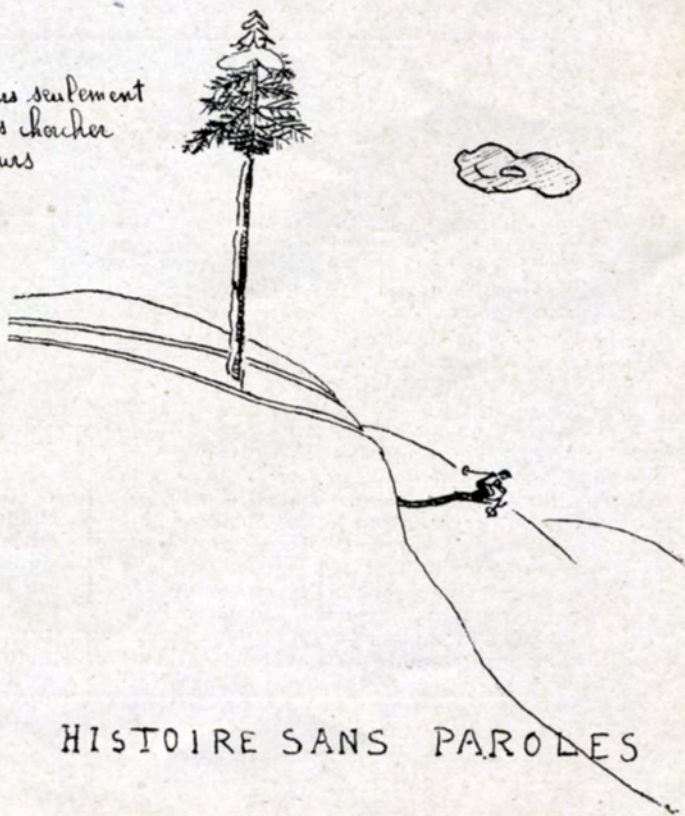
UNE ÉQUIPE DE BASKET-BALL EN AMÉRIQUE



ORCHESTRE SCOLAIRE EN AMÉRIQUE



- Si tu me lâches seulement
un instant j'irais chercher
du secours



HISTOIRE SANS PAROLES

d'une œuvre contemporaine, car la musique traverse probablement, à l'heure actuelle, une période pré-classique, une phase de gestation, et on y rencontre les styles et les tendances les plus contradictoires. Mais, si tu peux mettre entre parenthèses la musique de ces dix dernières années, faite d'essais souvent outranciers et infructueux, il ne t'est plus permis d'ignorer ou de combattre Debussy, Ravel, Chabrier, Strawinsky, Florent Schmidt ou Jacques Ibert.

Cela, je n'espère pas te le faire admettre

immédiatement ; ce serait, je pense, mauvais signe, si tu changeais si facilement d'avis. Tu ne comprendras qu'en écoutant souvent et longtemps Beethoven, Mozart, Berlioz. C'est alors que tu sentiras la nécessité de Debussy, parce que tu auras simplement refait par toi-même tout l'itinéraire.

Beau résultat, si tu arrives à penser que la musique moderne n'est pas une fumisterie !

Jacques-Lucien BORE,
Classe de Philosophie, année 1945-46.

Une histoize qui pouzzait être vzaie : ...Rien n'est vanité...

(L'Ecclésiaste, édition revue et corrigée sous la direction de l'Esprit du Chambon).

Voilà. Il manquait des copeaux. C'est très joli de vouloir faire les rupins et se payer des baraques à double paroi calorifuge, anti-acoustique, imperméable, insecticide et tout et tout, mais encore faut-il avoir à mettre entre les deux parois quelque chose d'autre que l'air chambonnais (quelles que soient, par ailleurs, les éminentes qualités de celui-ci). Car le dit air circulant sinusoidalement entre deux plans parallèles, serait générateur de sifflements, de craquements et... d'éternuements du plus fâcheux effet. Ainsi donc, en ce jour d'août 1946, la construction, jusqu'alors si gaillardement menée, allait être stoppée, faute de cet accessoire ridicule, mais indispensable : des copeaux. Consternation (pour les professeurs). La rentrée devrait être retardée, toute l'année scolaire serait compromise. Le Soviet Suprême du Collège Cévenol (SSCC), comprenant élèves, professeurs et directeur, se réunit d'urgence. Que faire ? Réduire toute la forêt en copeaux ? Trop long. Remplir l'intervalle avec des pull-over et des pélerines ? Une telle collectivisation du vêtement aurait sa grandeur, mais ce sont des choses qu'on offre en août pour les regretter en décembre, et même avant. Embarrassés, tous se taisaient, même M. Theis. Soudain, une voix de futur sixième s'éleva : « Et les archives ? »

« Hein ? »

« Ben, oui, les paquets de compositions des six dernières années, au secrétariat ».

Une immense clameur accueillit cette proposition : ce bizuth génial avait fait d'une pierre deux coups : on aurait chaud dans les baraques... et les traces de l'activité intellectuelle des anciens seraient désormais à l'abri des regards indiscrets et rétrospectifs.

Un cortège se forma aussitôt et déferla vers l'hôtel Sagnes, scandant sa marche aux cris de : « Co-pies, Co-peaux... » Le contenu des armoires, projeté à travers la porte, fut directement reçu dans la cour sur des toiles tendues. On mit les ballots ainsi formés sur des charrettes à bras et en avant pour Luquet. Puis on alla se coucher parce que la lune s'était levée.

♦♦

Le lendemain, à l'aube, le remplissage commença. On faisait sauter la bande de chaque paquet, puis chaque copie était dépliée, froissée en boule et prenait place dans la construction. Vous l'avez deviné : un tel travail ne se faisait pas sans émotions. Lorsqu'un bâtisseur rencontrait sa propre écriture, son regard changeait : tantôt mélancolique il laissait ses yeux s'attarder sur cette éblouissante narration qui, prisonnière de deux murs de bois, resterait à jamais ignorée du monde, tan-

tôt, avec un rictus de vengeance, il froissait d'un seul coup son problème et le zéro du professeur, comme pour annuler sa propre nullité. Parfois un rire fusait : on avait trouvé une perle telle que « ce sont des abats-jours et des calamités fessières » ou « les anachorètes sont des microbes dangereux, responsables de la syphilis et de la fièvre jaune ». Tel professeur d'histoire, ordinairement fort sévère, avait mis un 18, ce qui avait produit l'impression d'un véritable coup d'état (le 18 Braemer, en quelque sorte). Un sourire de M. Theis souligna la disparition d'un paquet sur lequel le classement des élèves avait, par erreur, été mentionné. Seul, le b'zuth restait un peu en dehors du drame : il n'y avait pas une seule ligne de lui dans tout cela, il n'avait eu que le mérite de l'idée.

Vous savez la suite, depuis quand les barraques sont terminées et ce qui se passe entre leurs murs. Et la morale est la suivante : le Collège Cévenol est le fruit de l'effort de plus de 8 années. Vous en avez

bâti les locaux actuels. Vos prédécesseurs en ont bâti l'esprit et les traditions. Ce qui vous sépare du « monde », ce qui vous protège contre le froid de la paresse, contre le bruit de l'indiscipline, contre les insectes rongeurs de l'égoïsme ou de l'esprit de clan, ce sont les traits de plume maladroits tracés par vos « anciens » aux heures de composition, autrement dit c'est le souvenir de leurs efforts les plus authentiques et les plus désintéressés pour bâtir la réputation du Collège. Ils n'ont pas voulu que vous soyez leurs serviles imitateurs, mais que, mettant à profit toutes leurs expériences d'amitié entre nations, entre classes sociales, entre garçons et filles, entre professeurs et élèves, vous sachiez aller encore plus loin. Ainsi, aucun de leurs efforts n'aura été inutile, si toutefois, à travers ces ossements ancestraux sur lesquels est fondée votre Maison, vous savez recevoir en plein visage le souffle du Dieu vivant.

H. FRIEDEL.

L'Internat 1946-47

Dimanche dernier, étant assis dans ma chambre, bouquinant un livre intéressant à la faveur du grand calme qui régnait dans le bâtiment, je fus tout à coup surpris d'entendre une voix m'interpellant à travers la fenêtre ouverte :

— « Pardon, Monsieur, c'est bien ici l'internat du Collège Cévenol ? »

— « Oui, Madame », répondis-je, en levant la tête. Devant la fenêtre se tenait une dame assez âgée, bien habillée, et n'ayant pas du tout l'air d'une de ces villageoises qui viennent souvent nous rendre visite le dimanche.

En quelques mots, elle m'expliqua qu'elle était la mère de l'un des internes de l'an dernier, et que, de passage au Chambon, elle voulait visiter le nouveau Collège.

Je commençai par lui expliquer ce que c'était que ces bâtiments pré-fabriqués suédois. Faciles à chauffer en hiver, ils

n'étaient pas trop chauds lorsque le soleil brillait. Clairs, grâce aux larges fenêtres, bien éclairés la nuit par les nombreuses ampoules, (sauf quand la foudre grillait le compteur), ils étaient agréables à habiter. Nous rentrâmes dans le bâtiment désert et je lui montrai la belle salle d'étude. Puis, ayant préalablement passé ma tête à travers l'entrebaillement d'une porte pour voir si elle était propre et « présentable », je lui montrai une « piaule ». Deux châlits, deux armoires, des tables et des chaises (empruntées parfois par Michel pour les réparer ou les mettre à la disposition des troisièmes), les décorations propres à chaque chambre et les petites installations en bois ou en treetex recupéré à chaque lit.

Ayant terminé la visite et fait le tour du domaine en admirant le paysage, cette brave dame me demanda quels étaient ces noms barbares qui baptisaient les vieux bâtiments. Je me recraiai et lui exposai aus-

sitôt qu'une « Tagheia » était un petit couvre-chef arabe, qui était d'ailleurs devenu l'emblème national de la République Tagheiste (car les deux bâtiments s'étaient érigés en républiques autonomes !), et que « Cai Nha » signifiait simplement « la maison » en Annamite.

Puis, nous nous mimés tout naturellement à parler des anciens de l'année dernière. Les professeurs étaient les mêmes, mais il y en avait aussi des nouveaux. Pour l'Anglais, dans les petites classes, c'était Miss Wilkinson, une Américaine. En histoire, il y avait M. Schomer, qui parlait maintenant parfaitement le français. Et en géographie, c'était M. Engel. Et les Heures Claires ? Et M. March ? Je répondis que ce dernier était toujours Chambonnais, mais que depuis le troisième trimestre, ce n'était plus lui qui dirigeait l'Internat, étant appelé par d'autres devoirs. C'était M. Rignol, avec sa femme et ses trois enfants, qui occupait sa place, secondé par M. Carstein Brekke, le surveil-

lant Norvégien.

— Ah ! oui, j'oubliais. Aux Heures Claires, il n'y avait plus que les petits maintenant. Les grands, philos et une partie des premières étaient à la Tagheia, le reste des premières et les secondes à la Cai Nha.

Et les loisirs ? Eh bien, c'était comme l'année dernière. Scoutisme, sports, cinéma le samedi soir ou le dimanche après-midi, jeudi après-midi les « colles ». En hiver, on faisait du ski, de la luge, dix jours à l'infirmerie avec une cheville tordue (pardon... tordue), l'été, du tennis, du football, de la nage.

— « Très bien, très bien », me dit la dame, « je suis enchantée ». (Tant mieux », pensai-je, « cela fera de la bonne propagande pour le Collège et M. Theis sera content »).

— Et avec un grand sourire, elle me quitta.

Clan du désert

Le clan a cette année changé de tactique. Les activités restent à peu près les mêmes que celles de l'an dernier : froissartage, sport, art dramatique. Mais l'atelier est centré sur l'équipe. Ce qui permet une centralisation plus poussée. Voilà un aperçu de l'activité des froissarteurs : « A cette heure les froissarteurs sont en pleine action ; en une matinée, ils ont abattu 50 pins de bonne taille et ils continuent. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'accidents trop fréquents, ce qui est vraiment remarquable... Ils font du mobilier pour le local des loups, aident les patrouilles à la construction de huttes. Pour le Jam ils ont d'importants travaux à faire : six bureaux rustiques et massifs et trente chaises qu'ils accompagneront sur les wagons jusqu'au Jam, car naturellement, nous allons au Jam. La seconde équipe du clan, spécialisé dans le sport se donne à fond de son côté : gym matinal, défi provincial de basket, athlétisme. Bientôt l'équipe de sport se transformera en groupe d'acrobates. » En attendant, ils s'en-

traînent à fond pour pouvoir bientôt se mesurer à l'équipe du Mazet. L'équipe d'art dramatique augmentée de quelques E. A. est, elle aussi, en plein dans le bain : elle travaille la technique et essaie de la mettre en pratique : « Mission de Jeanne d'Arc, comédie du Barbouillé ; enfin, dans une semaine l'équipe espère être prête à donner le Retour du Soldat et les Quatre Vieux. En plus de ces activités techniques, chaque équipe mène son entreprise avec cercle d'études. Les froissarteurs ne sont pas les seuls à aller au Jam ». Les sportifs ont la responsabilité des « temps libres ». Il s'agit de lancer les jeunes dans différents sports, et l'art dramatique ne reste pas en arrière. « Organisation des feux de camp et des séances de cirque, chants, théâtre, etc... » A la fin de l'année, enfin, tout le clan donnera au stade une fête de démonstration. Chaque équipe présentera ses travaux de l'année. Il s'y déroulera le dernier tournoi de basket de la province ».

Chronique Œclairé

Au Chambon, le scoutisme?... Formidable... Et comment en serait-il autrement. Les commissaires, de longue date, ont renoncé à expliquer le miracle qui s'accomplit à chaque rentrée des classes, à savoir qu'avec des éléments, renouvelés chaque année et venus de tous les coins de l'Union française, les chefs de troupe nommés au pied levé et souvent contre leur volonté de travail (argument peu sérieux, parait-il), se forment des troupes homogènes et vivantes.

Selon une tradition qui date de la fondation des troupes, le scoutisme y est pratiqué durement, intégralement « à la B.P. ». Les C. P. jouissent d'une grande autonomie, et avec les garçons assument consciencieusement les responsabilités qui leur sont confiées. Et les troupes marchent...

Nous avons le privilège, et nous en sommes reconnaissants, d'être dans une région qui offre de magnifiques possibilités de sorties, de manœuvres, d'exploits de camp. Mais comme toute médaille à son revers, le climat est rude en hiver et il faut un aussi rude courage pour sortir en culotte courte quand il neige et que ça « burle ».

Quant au reste, les kilomètres sont aussi durs à franchir ici qu'ailleurs et nous ne sommes pas exempts des tentations et des chutes qui s'interposent entre notre idéal et nous.

Cependant, un autre grand privilège du Chambon, est le fait de sentir très proche, sur ce vieux sol huguenot, Celui par qui toute victoire est possible.

Cette année, nos activités ont eu, comme centres d'intérêts, la préparation au Jam. Une grande part nous a été réservée : deux patrouilles de la troupe Desubas ont été intégralement désignées à Pâques, pour participer au Jam, en occupant les deux premières places au concours inter-pat provincial. Cette distinction, non seulement sanctionne l'effort de deux trimestres de travail intensif, mais prouve aussi que, vu de l'extérieur, le scoutisme pratiqué au Chambon n'est pas de trop mauvaise qualité.

Un C. T. qui ne voulait à aucun prix faire du scoutisme en arrivant au Collège.

TAPIR, dit « CERRUTTI ».

La Fédé

La Fédé a eu des débuts difficiles cette année. Nous nous sommes retrouvés quatre à la première réunion. Mais après la visite du Secrétaire national Pierre Atger, le groupe a démarré.

Au cours de l'année, nous avons eu l'occasion d'entendre des lafus très divers et de prendre part à des discussions intéressantes : études politiques et sociales, art, musique et littérature. Nous avons adopté une forme nouvelle de réunion, à partir de

six heures du soir, avec repas en commun.

Dernièrement nous avons eu une réunion avec les chefs routiers au cours de laquelle nous avons décidé, avec André Dumas en tournée, que l'année prochaine il y aurait un cercle d'étude politique commun aux deux mouvements. C'est ainsi que ces deux mouvements frères pourront se compléter.

A. PARTENSKY.

La Chorale

Comme l'année dernière, le Collège a une chorale, sous la direction de Durand. Entre autres, nous avons étudié deux Chorales de Bach, et surtout l'Alleluia et d'autres passages du Messie de Haendel. Les soprani et les alti ont étudié de leur côté

certaines soli du Messie. Quelques sorties : Saint-Agrève, le Mazet. Dimanche 18 mai, nous avons participé au concert spirituel du Mazet, organisé par treize paroisses du plateau.

La Coéducation

Article écrit pour « L'Espérance »

Le principe de la coéducation n'a rien de révolutionnaire ; il est accepté et appliqué dans l'immense majorité des familles. Et les avantages en sont tels que, de l'avis général, il manque quelque chose à celui qui n'a pas eu de sœur comme à celle qui n'a pas eu de frère.

Pour l'éducation en dehors de la famille, la question qui se pose est donc : Peut-il exister des milieux autres que le milieu familial, où garçons et filles puissent vivre et grandir ensemble avec des résultats aussi bienfaisants et aussi peu de danger qu'en famille ?

Quand l'Eglise réunit garçons et filles dans ses écoles du dimanche et du jeudi, et dans ses cours d'instruction religieuse, personne ne fait d'objections. Pour les groupes de jeunesse, où les jeunes sont davantage livrés à eux-mêmes, où les activités peuvent ne pas convenir aux aptitudes et aux goûts à la fois des garçons et des filles, on hésite, on discute.

Ainsi, pour l'école, beaucoup admettraient que les classes fussent mixtes, s'il était possible de séparer complètement garçons et filles en dehors de la classe.

Et là où ils ne sont pas séparés en dehors de la classe, que se passe-t-il ? Dans un milieu sain, où l'on s'efforce de créer et de maintenir quelque chose qui ressemble à l'esprit de famille, en général on constate une camaraderie toute simple, très voisine de celle qui existe le plus souvent entre frères et sœurs. Comme dans une famille, à l'âge ingrat, les garçons fraient davantage avec les garçons et les filles restent plutôt entre elles. Mais la possibilité qu'ils ont de se voir les aide à surmonter la gêne que la présence des membres de l'autre groupe peut inspirer aux uns comme aux autres ; elle leur permet de se connaître, même s'ils n'y tiennent pas, et empêche leurs imaginations de

fausser l'idée qu'ils se font les uns des autres ; elle enlève à la fréquentation de l'autre groupe l'attrait de fruit défendu. On constate aussi chez les garçons moins de grossièreté, chez les filles moins de minauderie. Ce n'est d'ailleurs pas toujours le cas.

C'est qu'il y a des tempéraments de filles comme de garçons auxquels l'éducation séparée semble mieux convenir, au moins pendant quelques années. Ils ne retirent pas d'avantage de la coéducation, et ils sont des éléments de trouble. Il faut leur donner l'éducation qui leur convient, sans que ni eux ni leurs familles ne se croient déshonorés.

Mais, dira-t-on, il y a des vicieux et des vicieuses. Quels ravages n'auront-ils pas fait avant qu'ils soient dépistés et exclus ! Nous savons quel mal ils font dans les écoles, surtout dans les internats. Mais il est bien possible qu'un groupe mixte réagisse mieux en face du danger que créent ces malheureux, ou ces malheureuses, que des groupes séparés formés des mêmes garçons et des mêmes filles.

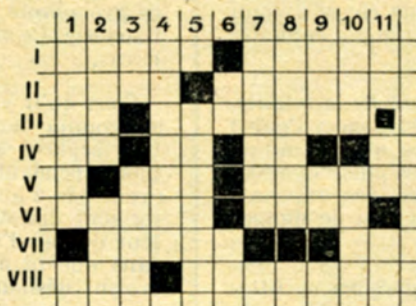
Enfin, les jeunes gens formés par les écoles mixtes sont-ils moins virils que les autres, les jeunes filles moins féminines ? On pourrait le supposer. Mais l'expérience ne supporte pas cette supposition. Cependant, le fait de confier l'éducation d'un groupe mixte à des maîtres des deux sexes, et non uniquement à des femmes ou à des hommes, a probablement de l'importance sur ce point.

En conclusion, la pratique de la coéducation, à l'église et à l'école, dans les milieux relativement sains, a donné dans bien des cas des résultats de nature à dissiper les craintes et les préjugés courants. Peut-on attendre mieux, quand il s'agit d'éducation ?

E. THEIS.

Mots croisés

par J.-P. SCHEWEYER



Horizontalement. — I. Autorité du Collège ; Père de huit nymphes. — II. Animal domestique tétu. (EN allemand.) ; Pas longues. — III. Jeu de hasard ; Ruminants dont l'espèce a disparu. — IV. Coutumes ; Retourné affirmation ; Grade E. U. — V. Grand bavard ; Se dit d'une langue. — VI. Tête en queue ; glacée ; Prénom féminin allemand. — VII. Anneaux de cordage ; Aller (en anglais). — VIII. Marmelade d'une sorte de pommes ; Se dit de gaz.

Verticalement. — 1. Radeau célèbre. — 2. Dieux bienveillants de la mythologie scandinave ; Monnaie roumaine. — 3. Ile ; Changea l'air. — 4. Qualifie certaines heures au Chambon. — 5. Habitudes. — 6. Symbole chimique ; Pronom possessif. — 7. Garde des ouailles au Chambon. — 8. Dans l'Iliade. — 9. Dans revanche ; Sur les voitures d'un certain département. — 10. Fin de participe ; Fleuve portugais. — 11. Bourreaux nazis ; Note ; A ronger.

Échos et Nouvelles

.....

Fiançailles :

La classe de philosophie est heureuse d'annoncer les fiançailles (prononcées dans l'intimité) de Paul HOIBIAN avec Suzanne MERLAND.

Toutes nos sincères condoléances.

Naissance :

Les élèves de l'internat ont été heureux d'apprendre la naissance de Hélène March, deuxième enfant de M. et Mme March, directeur de l'internat.

Divers :

M. March a été appelé à de nouvelles responsabilités, auprès des étudiants espagnols résidant en France ; il a été obligé de quitter la direction de l'internat.

Nous tenons à le remercier pour tout ce qu'il a apporté au Collège.

Mardi-Gras :

Messire Carnaval a été mis à l'honneur pour le Mardi-Gras 1947.

A remarquer spécialement les internes de la république Tagheiste, déguisés en Arabes après avoir transformé leur internat en palais marocain. Ils ont remporté le premier prix ex-aequo avec Sylvie Prades, déguisée en indigène de Tahiti ; ainsi que M. Tissot déguisé en alchimiste et que beaucoup d'autres groupes, des Heures claires, de la Caïna, du Colombier...

Saint Georges :

Le groupe local scout a fêté dignement la Saint Georges par un feu de camp qui a groupé deux cents personnes à Luquet, le mercredi 23 avril.

U. F. P.

L'U.F.P. continue à vivre en dépit et à cause du désintéressement de certains. Elle croit en son but : aider l'école d'Ambavahadimitafo et Hatzfeld.

Cette année nous avons expédié six caisses et collecté 12.100 francs. Un tournoi de tennis a été organisé les 8, 11, 15 et 18 mai. Vingt joueurs pour le simple et 16 pour le double.

La fête des anciens du collège :

De notre correspondant particulier, ces impressions « nature » :

Je suis allé à la fête des Anciens Chambonnais qui, ma foi, a été réussie... Ça commençait par des chants mimés par un groupe de filles où il y avait deux anciennes... un des clous de la fête... bissé comme de juste.

Zébu naturellement a fait Kitty... L'ambiance commence à y être... J'oublie un trio de théologiens, très comédiens-routiers et au point... la chorale qui, maigre, s'en tire bien... Lafus très « documenté » du Père Troc qui dit que le Chambon c'est un « rêve ». Naturellement tous les « ismes » du prospectus y ont passé ! A chaque nom cité (Nahio, Hoeffert, etc...), déluge d'applaudissements... Ça recommence par les pitreries de Zébu et d'Olivier dans « l'original et inconnu » Roi de Mésopotamie... Le genre chambonnais était inouï : Olivier paysan était très « là-haut » et inénarrable. D'ailleurs peu ont saisi la justesse de l'interprétation, mais *tout le monde* se joid les côtes.

Entr'acte... Une masse de gens que je n'avais pas revus : Gaby, Etienne Grand, Messieurs Schmidt... on entend : « Ça redonne un souffle d'air de là-haut ». Ça sent les sapins », etc... et tant d'autres lieux communs qu'on trouve charmants, pour l'occasion !

Deuxième partie : Violon et piano par Mme Manchon. J'étais trop crevé pour goûter la musique, mais, rapport aux applaudissements ça devait être bien... A la fin des morceaux (il y avait encore une pièce de Salacrou ! et c'était 11 h. 30), j'ai... mis les voiles.

S. R.

Camp du C.P.J. en Autriche :

Le Collège a envoyé une délégation importante au camp C.P.J. qui a eu lieu en Autriche pendant les vacances de Pâques. Camp très sympathique, de nombreux contacts avec la jeunesse évangélique autrichienne. Notre équipe, composée de deux filles et de dix garçons se distingue en ski, spécialement au concours final où nous avons remporté plusieurs bons résultats. Discussions très intéressantes sur des sujets actuels.

Sport :

Le 18 mai, le Collège a participé à un grand tournoi de sixte où prenaient part trente-quatre équipes de toute la région. Merci à notre équipe qui nous mena en quart de finale de la consolante.

— Le 18 mai aussi, à 9 heures, il y avait presque foule sur le court de tennis Eyraud pour assister à la finale des doubles : Failletaz-Huinh contre Morin (Piou)-Archer. Après un jeu acharné, le match se termina par la victoire de Failletaz-Huinh.

Les simples ne sont pas terminés, mais dans les milieux bien informés, on pense que Failletaz et Archer arriveront en finale.

Classe :

Un petit accident a eu de grandes conséquences dans la vie du Collège. Il a amené les élèves et les professeurs à réfléchir sur la discipline et l'esprit du Collège. Déjà quelques résultats : création de conseils de classe qui comprendront en plus des chefs de classe quelques responsables; extension des pouvoirs des chefs de classe notamment participation des chefs de classe au conseil de discipline.

Camp de construction :

M. et Mme Sangree viennent d'arriver au Chambon. M. Howell arrivera bientôt, ce qui laisse présager la proche réouverture du camp de construction. Nous sommes heureux de les accueillir parmi nous.

SOLUTION DES MOTS CROISES

Horizontalement. — I. March ; Theis. — II. Esel ; Brèves. — III. De ; Anrochs. — IV. Us ; Is ; C. T. — V. Ara ; Morte. — VI. Eieeg (GELEE) ; Erna. — VII. Erses ; Go. — VIII. Pia (Apl) ; Saturnes. Verticalement. — 1. Méduse. — 2. Ases ; Let. — 3. Re ; Aéra. — 4. Clatres. — 5. Usage ; Br. — 6. Sa. — 7. Trocmé. — 8. Hec-tor. — 9. Evh ; RN. — 10. Ies ; Tage. — 11. S.S. ; Re ; Os.

PRIX:



IMPRIMERIE
Ernest VALLA
26 rue de la Bourse
SAINT-ETIENNE

•